

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 42 (1904)
Heft: 21

Artikel: Un oppositiomicide
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-201144>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Richesse de gueux.

Viens-t'en, celle qui m'aime, et ne crains pas, vois-tu, Laisse crier les uns, laisse crier les autres, Leurs espoirs ne seront jamais pareils aux nôtres.

Viens-t'en, celle qui m'aime, et ne crains pas, vois-tu. Ne crains pas, tu seras la plus belle de toutes, Tes yeux sont les plus grands, tes cheveux, les plus

[blonds, Et tu feras crisper les doigts sur les violons... Ne crains pas, tu seras la plus belle de toutes.

Je ferai ruisseler des trésors à tes pieds, L'or clair de mes quatrains et le bleu de mes rêves, Et tu seras la plus parée entre les Eves... Je ferai ruisseler des trésors à tes pieds.

Car plus je serai gueux et plus tu seras riche Et si je tombe un jour des rêves impuissants, J'écrirai ton dernier sonnet avec mon sang, Car plus je serai gueux et plus tu seras riche.

Viens-t'en, celle qui m'aime, et ne crains pas, vois-tu, Laisse crier les uns, laisse crier les autres, Leurs espoirs ne seront jamais pareils aux nôtres. Viens-t'en, celle qui m'aime, et ne crains pas, vois-tu.

PIERRE ALIN.

Petits tableaux de la vie vaudoise.

ALBUMS ET CARTES POSTALES

Que le type qui composera ces lignes veuille bien ne pas me faire dire : Albums *pour* cartes postales. Je n'ai pas l'intention de mettre en vente quelques spécimens de ces volumes à *cinq cents ou mille places avec reliure en toile et fers spéciaux*. Les albums dont je veux ici parler me semblent, au contraire, les ennemis jurés des récipiendaires à cartes illustrées par qui ils ont été détronés ces dernières années.

Il s'agit donc d'albums d'autrefois, des vulgaires albums à souvenirs, dans lesquels au beau temps de la jeunesse (oh ! que c'est loin !) nous réunissions les *ne m'oubliez pas* des petits amis et des petites amies, les vers, les dessins, les *marques* fleuries et compliquées, les plantes desséchées, les couronnes de lilas et les trèfles à quatre feuilles. Aujourd'hui, les arts graphiques ont transporté ces jolies choses sur le bristol postal ; de mon temps nous cueillions le myosotis et le trèfle, comme le lierre et le lilas, tout bêtement, sous le bleu du ciel, dans la belle nature, et c'était meilleur, croyez-moi.

Les gens grincheux, et ils sont de toutes les époques, ont prétendu que le mot album, quelle que soit son étymologie, est synonyme de *pot-pourri*, *confusion*, *galimatias*, *macédoine* et que ces pauvres livres, sortis tout blancs de la main du relieur, et d'autant plus barbouillés qu'ils circulent dans le monde, ressemblent fort aux enfants des hommes, lesquels perdent leur candeur à mesure que l'esprit leur vient.

Abominable calomnie ! Je viens d'exhumer d'un coin poussiéreux l'album de mes jeunes années et je ne vois pas que ces pages, où de mauvais vers coudoient de méchante prose, où de ridicules aquarelles raillent d'indécises mines de plomb, soient réellement dépourvues de naïveté ! Eh ! non ! Lorsqu'une petite amie, qui est grand'mère aujourd'hui, écrivait d'une main malhabile ce quatrain sentimental :

Sur cette page blanche où mes vers vont éclore,
Qu'un sourire parfois ramène votre cœur,
De votre vie aussi la page est blanche encore,
Que ne puis-je y tracer un seul mot : le bonheur.

Lorsque cette excellente et riieuse fillette griffonnait sincèrement avec quelque émotion sans doute, ce gentil souhait, elle n'était pas au papier la candeur initiale, elle y ajoutait, au contraire, un parfum d'enfance et de jolies illusions.

Certes, on a pu abuser de l'album. J'en ai feuilleté dans lesquels la confusion des langues damait le pion au méli-mélo lexicologique de la tour de Babel. On y trouvait du français,

du latin, du russe, de l'anglais, agréablement mélangé à des dessins peu artistiques et à des sonnets larmoyants. C'est même là que j'ai reconnu combien les arts nous fournissent de moyens divers pour rendre la même idée, ce que certainement les lectrices du *Conteur vaudois* savent mieux que moi. Le peintre avec son pinceau, le poète avec ses vers, le prosateur avec ses lignes, le musicien avec ses notes, exprimaient tous le même sentiment.

Mais qu'importe ; l'effort accompli par chacun *pour faire plaisir* n'en avait que plus de prix et lorsque, plus tard, le possesseur de ce volume relit, en secret, ces autographes d'autrefois, sans doute, chacun d'eux éveille un souvenir. évoque une image, suscite une impression douce, même si, à ce souvenir, à cette émotion se mêle quelque tristesse. On se rappelle et on se plaît à suivre dans la vie les êtres qui, alors, usaient leurs culottes ou leurs jupes sur les bancs d'école. Et il semble que l'écriture indécise, que le dessin très imparfait contiennent en germe les existences vécues depuis. On croit deviner les goûts et les tendances, on fait œuvre de prophète après coup, et les heures passent sans que le temps pèse, et des heures de souvenirs paisibles et de douce quiétude.

Mais on a changé tout cela. J'ai demandé à ma nièce Berthe de me montrer son album et l'enfant m'a apporté un volumineux in-quarto, doré, peinturluré, enjolivé d'arabesques et de fleurons.

— Peste, ai-je dit, tes amis ont de la place pour écrire des chefs-d'œuvre

Berthe m'a regardé d'un air surpris et n'a pas cherché à comprendre (on me dit très original), puis elle a ouvert l'in-quarto d'un air triomphant.

Hélas ! il n'y avait guère de chefs-d'œuvre littéraires dans ces pages, mais d'innombrables cartes postales, datées d'innombrables cités ou villages, et signées souvent de noms absolument inconnus, même à Berthe.

— Et ainsi, dis-je, ces personnes t'envoient cela sans autre...

— Nous échangeons, me répondit-elle avec une gravité tant soi peu présomptueuse.

Je n'insistai pas. J'étais cloué

Alors, d'une main distraite, j'ai feuilleté le superbe bouquin, prenant bien garde de ne pas attenter à la pureté des spécimens Photographiques, autotypies, chromos, tous les arts graphiques avaient là des représentants. C'était joli, c'était même, parfois, intéressant, mais j'ai vainement cherché la petite note émue et naïve qui donnait tant de prix à nos albums d'autrefois et les mauvais vers de mirliton dont nous savourions les intentions romantiques. Il n'y avait rien de tout cela. Or, je suis si vieux et si grognon que mon visage et, peut-être, quelque parole ont traduit ma déconvenue, si bien que ma nièce Berthe, dont la langue est plus longue que la patience, m'a poliment retiré le livre, en me disant avec une moue suffisamment dédaigneuse :

— Oncle, vois-tu, ces choses nouvelles, tu n'y connais rien...

Peut-être a-t-elle raison, cette fillette, et, si c'est le cas, je ne le déplore que tout juste et mourrai, sans doute, dans l'impénitence finale.

CLAUDIUS.

Une leçon de géographie.

Il nous tombe par hasard sous la main un numéro de la « Revue des Deux-Mondes », de novembre 1873.

Dans un article littéraire de Blaze de Bury, nous remarquons ce passage, relatif à *La Nouvelle Héloïse* :

« Nous ne sommes plus dans les appartements ou les boudoirs du Palais de Versailles,

nous sommes à Clarens, en plein canton de Genève ; près de nous la source du Rhône écumant, mugissant, mêlant sans les confondre ses nappes transparentes à l'Arve grisâtre et neigeuse ; au loin le Mont-Blanc gigantesque entre les deux pics des Alpes »

Méprise. — Un agriculteur de Bonvillars achetait, il y a quinze jours, d'un de ses amis d'Ependes, deux petits porcs qui lui furent expédiés quelques jours après. A leur arrivée, l'acheteur fut désagréablement surpris de trouver les porcs plus petits qu'il ne l'avait supposé.

En allant les payer, il fit à son ami le reproche de n'avoir pas choisi, pour les lui envoyer, les deux plus gros porcs de la portée.

— Mais, mon cher Daniet, c'est dans ton intérêt que j'ai comme ça fait ; ne comprends-tu pas que tu aurais eu beaucoup plus de port à payer.

Après nous, s'il vous plaît !

Un de nos journaux publiait l'autre jour un grand article sur l'abus des fêtes. Il avait parfaitement raison et nous nous associons pleinement à ses conclusions, tendant à ce que nos autorités, nos sociétés innombrables, tous les citoyens, enfin, prennent l'engagement moral de chercher le moyen de restreindre, dans la mesure la plus large possible, l'abus des festivités.

Mais qui commencera ? Allez dire, par exemple, aux Montreusiens de renoncer à leur *Fête des Narcisses*. Allez le dire surtout à toutes les personnes qui, d'une année à l'autre, se réjouissent d'accourir à ce spectacle si gracieux et si artistique, qui a pour cadre l'un des plus merveilleux sites du monde.

Nous laissons la commission à de plus courageux que nous.

D'ailleurs, on arriverait comme grêle après vendanges. Tout est prêt. Déjà le vaste amphithéâtre se dresse sur la place de la Rouvenaz ; des centaines de bambins roses et blancs trépignt d'impatience, attendant le moment de revêtir les mignons costumes aux couleurs du printemps ; et les blancs narcisses au cœur d'or, dégingolent les pentes du Cubli et des Avants, emplissant l'atmosphère de leur grisant parfum.

Rendez-vous général à la Rouvenaz.

Voici le programme :

Samedi 28 mai 1904. — 1 h. 30. Concert. — 1 h. 45. Fête allégorique : « Le Rocher qui pleut », tiré de la légende montreuillaise « Lu Seex que plüü ! ». — 3 h. 30. Défilé et Corso. — 3.45. Bataille de fleurs. — 5 h. Cortège en ville. — 5 h. 30. Distribution des prix (500 fr. en espèces). — 6 h. Licencement. — 8 h. Kursaal : Grande fête vénitienne. — 9 h. Feux d'artifice.

Dimanche 29 mai 1904. — 2 h. Concert. — 2 h. 15. Fête allégorique : « Le Rocher qui pleut ». — 3 h. 30. Défilé et Grande Gymkhana d'automobiles. — 4 h. 15. Bataille des fleurs. — 5 h. Corso d'automobiles en ville et distribution des prix au Kursaal. — 8 h. Fête vénitienne et Feu d'artifice.

Le livret du *Seex que plüü* est de M. G. Bettex, la musique de M. Colo-Bonnet, chef d'orchestre du grand théâtre de Genève. Trois corps de musique prennent part à la fête : le grand orchestre du Kursaal de Montreux, la Lyre de Montreux et la Lyre de Vevey.

La directrice des ballets est Mme Rita Missol-Rivo ; le régisseur, M. Tapie.

La population de Montreux ne négligera rien pour recevoir ses hôtes. Qui donc ne le sait ?

Des trains et des bateaux spéciaux seront organisés de façon à faciliter le public.

Que la fête commence !

Un oppositionnisme. — Il nous vient du Japon et se recommande surtout aux gouvernements. Ils n'y vont pas par quatre chemins les Japonais ; les Russes l'ont bien vu.

Dans les assemblées parlementaires, lorsque le président pose une question, il le fait ordinairement en ces termes : « Que ceux qui sont de l'avis du gouvernement lèvent la main,

que ceux qui sont d'un autre avis s'ouvrent le ventre »

Le gouvernement japonais, assure-t-on, a rarement tort.

Une garantie.

Un plaignant auquel on a soustrait une somme assez forte se présente devant un juge de paix, le priant de vouloir bien ouvrir une enquête et d'entendre tout spécialement un individu qu'il soupçonne.

— C'est impossible, s'écrie le juge ; ce n'est pas lui... il a communiqué avec moi.

Une petite Suisse.

DERNIER ÉCHO D'UNE BELLE FÊTE

Il est bien un peu tard pour parler encore du voyage de l'*Union chorale* à Paris ; nous croyons cependant faire plaisir à bon nombre de nos lecteurs en publiant les lignes suivantes que nous envoie un des participants à la course :

Grâce à un programme d'excursions très habilement préparé, les participants au voyage de l'*Union chorale* à Paris ont pu admirer la plupart des merveilles de la grande ville. Dire ce qui a laissé la plus forte impression dans les esprits serait bien difficile. Aussi bien n'est-ce pas mon intention. Mais il est un épisode de cette fête sur lequel on ne saurait trop insister et qui nous a prouvé, de façon éloquente, l'amour que gardent à la mère-patrie nos compatriotes établis sur les bords de la Seine.

Les lecteurs du *Conteur*, le journal vaudois par excellence, me pardonneront de revenir sur l'épisode en question dont ont parlé déjà tous nos journaux ; il en vaut bien la peine. C'était la dernière journée de notre séjour là-bas. Un déjeuner intime nous réunissait à l'hôtel de *New-York* avec la plupart des membres du comité parisien.

Au dessert, il y eut naturellement échange de paroles cordiales et de bons procédés.

On entendit, avec un égal plaisir, MM. Marius Demiéville, président du comité parisien, Marc Magnenat, président de l'*Union chorale*, Duplan, représentant à Paris des C.-F.-F., Dr Dind, président du comité d'organisation lausannois, Hertlin, président de l'*Harmonie suisse*, Troyon, directeur, et Bourgoz, président des *Chanteurs vaudois*.

M. Duplan, entre autres, nous fit part, d'une façon très humoristique, du travail des membres du comité de Paris et particulièrement de celui de M. Demiéville, son dévoué président. « Pendant plusieurs mois, nous dit-il, il a vu » celui-ci parcourir Paris dans tous les sens, » pour placer des billets ou relancer un vendeur négligent ; il l'a vu graver la butte sa-crée de Montmartre, la colline de Belleville » ou celle de Ménilmontant, pour redescendre » ensuite dans les bas-fonds du Marais, arpen-ter les boulevards, s'avancer jusque dans le » quartier de l'Etoile, traverser la Seine et ga-gner les hauteurs du Panthéon ou la plaine » de Grenelle, usant dans ses pérégrinations » de tous les moyens de transport ; allant à » pied, en sapin, en automobile, en omnibus, » en tramway, en métropolitain, en chemin de » fer, en bateau-mouche... en ballon même. »

Sous cette forme plaisante, les paroles de M. Duplan disent bien ce qu'a été pour nous M. Demiéville ; dévoué à la tâche, lourde pour-tant, qu'il avait acceptée, ne ménageant ni son temps, ni sa peine, il voulait que notre entre-prise, tout en étant un succès artistique pour notre société, profitât le plus possible aux indigents auxquels était destiné le bénéfice du concert, et surtout qu'elle contribuât à affer-mir toujours plus le bon renom dont jouit notre pays à l'étranger.

Avec un président pareil, secondé de lieutenants, tels que MM. Cochand, Chenevard et tant d'autres, impossible que le concert ne fit pas salle comble.

Au milieu de l'enthousiasme croissant, M. Demiéville prit la parole pour offrir à l'*Union chorale*, au nom de la colonie suisse de Paris, un superbe bronze personnifiant la Musique.

Puis M. le Dr Dind exprima à nos hôtes toute notre gratitude et surtout toute l'admiration émue que nous ressentions pour M. Demiéville, auquel il offrit, en témoignage de reconnaissance, un tableau du peintre vaudois Turrian, reproduisant la maison natale de notre dévoué concitoyen, à Châtillens.

Touché jusqu'aux larmes par cette attention délicate, trop ému pour répondre, et sentant qu'un lien solide s'établissait en ce jour entre la colonie suisse de Paris et l'*Union chorale* de Lausanne, M. Demiéville donna l'accolade à MM. Dr Dind, Marc Magnenat et Ch. Troyon.

On s'imaginerait aisément l'émotion de chacun des assistants de cette scène touchante.

Une seule pensée faisait vibrer tous les cœurs : la Patrie, que rappelait si bien le tableau offert, représentant une ferme de la campagne vaudoise.

Ah ! comme ils l'aiment, leur pays, les Suisses établis à Paris, et de quel cœur ils s'unissent aux chanteurs lausannois pour exécuter le beau chant :

« Là-bas, là-bas est ma patrie,
Le beau pays que j'aime tant ! »

Ils ont pu, par leur travail, se créer sur la terre étrangère des positions que les ressources de notre pays n'eussent pu leur offrir. hé-las ! ils n'en gardent pas moins à la Suisse la meilleure place dans leur cœur, et viennent l'occasion de le prouver, ils sont là, tous là.

Minutes inoubliables, qui suffiraient seules à justifier la reconnaissance que nous avons pour ceux qui, avec un courage persévérant, nous ont conduits dans cette grande entre-prise.

Un Choralion.

Le succès en tournée — Jeudi soir, à eu lieu, à *Morges*, le premier des concerts *Chambellan-Sentein*. On a applaudi ; chaleureusement applaudi, même ! A la fin du concert, une véritable ovation fut faite aux deux éminents artistes, qu'accompagne *Mme Monneron-Dépassel*, une pianiste distinguée, bien connue des Lausannois.

Le 24, ce sera le tour de Vevey, où *Mlle Chambellan* et *M. Sentein* sont attendus avec impatience ; le 27, celui d'Yverdon ; le 2 juin, celui de la Chaux-de-Fonds et enfin, les 7 et 9 juin, celui de Lausanne, où déjà l'on se prépare à un chaud accueil.

C'est bien simple.

— Pourquoi ta femme est-elle si fort en colère ? demande Jean-Louis à son cousin Taquetet.

— Je vais te dire le fin mot de l'affaire : d'abord elle s'est fâchée par rapport à notre servante ; puis elle a été fâchée contre moi, parce que je ne me suis pas fâché contre la servante ; et maintenant elle est fâchée contre elle-même, parce que cela me fâchait qu'elle se fâchât contre la servante. Comme tu le vois, c'est bien simple !

Cili que ne voliève pas, partadzi.

Cilia z'ique sè passève lài a dza on par d'ans, d'après qu'on qu'emencivé à devesé de-socialistes et que lè menistres desant que l'adrand bo et bin ti ein einfé et que l'arant onna crana souplaié, po cèin que l'è dedein la Biblia : « Vous aurez toujours des pauvres avec vous » et que lei voudrant que ne lài ausse min de pourro. Adan l'arant voliü

preindre la fortèna dâi retse por ein bailli onna rachon ài dzeirs que sant maulési et que ne pouant pas nià bin adrà lè dou bêts. Et pu, po quel'affère aulle pe rido, l'einvouyivant lè pllie suti fère dâi confereince pè lè veladzo.

On coup, ion de ciliau corps, bouna leinga, forta mena, grand appétit, étai z'u à n'on veladzo dein lè z'inveron de Lozena po fère à votà oi su oquie que lè dzeins voliàvant votà na. Lài avâi pardieu bin quoque z'électeu qu'étant vegniâ po l'ouère, cà devesève sein quequelhi et lài avâi bin dâi conseliers de per lè d'amon qu'arant paï onna bouna quartetta po avâi 'na leinga asse bin molaie : n'è pas po dere, ma l'ire rasseria à tot fin. Lau desâi dan dinse et dinse, que cilia loi la faillà votà dâi dou pi et dâi duve man, que l'affère voliève s'eingreindzi se ne passève pas, que binstout, lè pourro sarant bin pllie benhirâo.

— Chers concitoyens, que dinse desâ su la fin, votez oui, et. croyez-moi, si je vous le conseille, c'est que je veux à tous votre bien

Adan, on vilho que l'étâi prâo aisi cà l'avâi bin z'on z'u travailli, quand l'ont cein, châteo pri de la chôla que lo minna-mor étâi aguelli dessus et que répèteve encora : « Oui, je veux votre bien », et lài fâ ein lài metteint lo poeing dèso lo nâ :

— Ah ! melebâogro, noutron bin tè fâ invia, tsancro dè larro que t'i, eh bin diabe mè bourlâ que t'arâ lo min

MARC A LOUIS.

Une « tapette ».

— Ma femme parle couramment cinq langues, dit M. X. à un de ses amis.

— La mienne, déclare ce dernier, ne parle qu'une langue... mais du matin au soir !

OPÉRA. — Cette semaine a, toute entière, appartenu à l'ancienne école : *Hamlet* et *Mignon*, d'Ambroise Thomas ; *Les Huguenots*, de Meyerbeer.

De l'interprétation, nous ne dirons plus rien, pour ne pas répéter toujours la même chose. C'est l'opinion commune que jamais encore nous n'avons eu saison plus brillante, ensemble plus homogène, y compris les chœurs, qui, jusqu'ici, avaient souvent donné prise à de justes critiques. Ajoutez à cela un orchestre parfait et suffisant, dirigé par un chef hors ligne, une mise en scène très soignée, une figuration nombreuse et l'attrait de salles toujours bondées et resplendissantes de l'éclat des toilettes féminines.

Ah ! certes, ce n'est point trop de tout cela pour faire supporter encore jusqu'au bout l'audition de certaines œuvres, qui, décidément, ont grand peine à réparer des ans l'irréparable outrage.

L'ancienne manière fit le bonheur de nos pères ; elle ne fait plus le nôtre. Nous n'avons pas leur patience et ne prenons plus, comme eux, plaisir à de sempiternelles roucoulades.

L'école moderne n'est point sans reproches, tant s'en faut ; ses innovations et ses hardiesses ne sont pas toujours heureuses, mais elles procèdent d'un louable esprit d'affranchissement de tout ce qui est conventionnel, d'un ardent désir de vérité ou tout au moins de vraisemblance, qui est la caractéristique de notre époque. C'est elle vraiment qui nous procure la plus grande somme de satisfactions artistiques.

KURSAAL. — La plupart du temps, quand le *Conteur* signale quelque attraction sensationnelle à ses lecteurs, déjà celle-ci a fait place à une autre, plus sensationnelle encore. Le mieux est donc de ne pas attendre l'avis des journaux, mais d'aller au *Kursaal* le plus souvent possible ; on est ainsi sûr de ne pas s'exposer à d'inutiles regrets. Ces jours, tout particulièrement, le spectacle est à ne pas manquer.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.